LE MONDE D'EN HAUT

Fernand BENEY

LE MONDE D'EN HAUT

Roman

ÉDITIONS
CABÉDITA
2011

Couverture: Dent-Blanche, val d'Hérens. Photo de Pierre-Alain Corthay

© 2011. Editions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-611-8

JÉRÉMIE

L'hiver avait rempli en plein tout le solstice.
La neige tomba lourde durant de si longs jours
A tel point que l'horizon perdit ses contours;
Le monde n'était plus qu'une simple esquisse.

Elle a tout recouvert, les champs et les villages,
Les hauts pâturages et les vignes du bas,
L'énergie des hommes et le bruit de leurs pas,
Et le chant de la terre sous le grand hivernage.

Sur les chemins épais et pleins de février,
Alors que le soleil au loin s'est retiré,
Les matins blancs et blêmes ont marché d'un silence

Moelleux et rassurant, comme le duvet du lit
Que l'on tire sur les pieds à l'avant de la nuit;
La nature a tiré le sien sur l'existence.

La neige était tombée en abondance durant tout le mois de février et avait recouvert tout le pays d'un épais manteau. C'est toute la vie de la commune qui avait été perturbée. Les entreprises n'avaient pas repris le travail et la plupart des ouvriers étaient au chômage. Les vignerons scrutaient le ciel et priaient pour que les beaux jours reviennent afin de pouvoir commencer la taille. Dès 6 h, le bruit des moteurs secouait un instant l'hibernation des villages, le temps de permettre aux gens qui travaillaient dans la plaine de prendre la route avec leur véhicule. Puis les phares s'évanouissaient dans la nuit et tout retombait dans le grand sommeil.

Une bonne solidarité liait les gens des villages. Dès que le jour s'était installé, on voyait partout des hommes avec de larges pelles dégager les chemins et les toits, sur lesquels pesait une couche de neige de près de deux mètres.

Puis, à partir de la mi-mars, le foehn se mit à souffler durant des jours, avec une grande force. Il descendait des montagnes avec une énergie folle. Il roulait sur la neige, raclait les pentes et venait s'écraser contre le dos des maisons.

Avril apporta le retour des beaux jours et de la chaleur. La neige fondait par pans entiers et les terres gagnaient chaque jour de nouvelles surfaces.

Henri avait terminé les travaux de printemps dans ses vignes. Il avait déjà parcouru à peaux de phoque la région du Wildhorn. Le manteau neigeux s'était bien stabilisé au-dessus de 3000 m. Il était solide et tenait bien sous les skis. C'était le moment pour lui de préparer la saison des randonnées à peaux de phoque sur les chemins de la Haute-Route de Chamonix à Zermatt.

Henri était guide de montagne. Il avait pourtant commencé des études de droit à Genève, mais se languissait loin de ses montagnes et de ses vignes. Après une année, il abandonna ses études pour se consacrer entièrement à ses passions de guide et vigneron. Il s'était lié d'une grande amitié avec Jérémie, le frère de sa fiancée Hélène. Jérémie avait 18 ans, il était en quatrième année au collège de Sion. Il adorait les études. C'était un esprit scientifique, il avait toujours été diminué physiquement et souffrait beaucoup de cette situation. Il était né bien avant terme et était resté quelques semaines en couveuse. Son organisme avait conservé les stigmates de cet événement. Depuis, il ne luttait pas avec les mêmes armes que ses camarades face à l'effort physique. Henri voulait lui démontrer que rien n'est définitif dans la vie. Si la situation est ainsi aujourd'hui, elle n'est pas immuable et inscrite à jamais comme dans un livre. Avec du courage et de la volonté, chacun peut modifier le présent. Il initia donc Jérémie à la technique de l'escalade et lui fit découvrir la haute montagne.

Mais il se heurtait dans sa démarche à la peur de sa fiancée qui avait toujours surprotégé son petit frère. Elle craignait qu'un malheur ne lui arrive. Quant à Jérémie, il était en admiration devant Henri. Il consacrait beaucoup de temps et d'énergie à son nouveau défi.

On était en juin. Demain jeudi, il allait gravir sa première montagne, le Wildhorn à 3247 m. Tout en préparant son sac, il courait dans toute la maison comme un enfant devant ses cadeaux le soir de Noël. Il avait des cheveux blonds et des yeux bleus comme sa sœur. Tous deux ressemblaient beaucoup à leur mère.

Henri et Jérémie étaient assis à la table du réfectoire de la cabane des Audannes. C'était le coin des habitués, près de la cuisine. Armand, le gardien, préparait le repas du soir. A travers la fenêtre, l'horizon s'ouvrait vers le sud et sur la ligne bleue des Alpes valaisannes. On pouvait suivre le chemin qui conduisait à la cabane. Cet étroit sentier se faufilait entre les plaques de neige et les portions de lapiés, ces ciselures superficielles provoquées par le ruissellement de l'eau sur la roche calcaire. Henri, interrogatif, aperçut par la fenêtre une colonne de personnes qui arrivaient et il s'adressa au gardien.

– Tu as vu Armand, il y a encore toute une procession de personnes qui arrivent. Où vas-tu les mettre?

Armand cessa un instant de remuer la polenta et jeta un coup d'œil par la fenêtre.

– C'est vrai, bon sang de bon sang, dit-il, celles-là n'étaient pas prévues. Pour le repas ça ira, mais pour dormir?

– C'est le printemps, mon brave, et tu as vu ce temps superbe!

– Oui, oui, mais nous ne sommes plus au temps des porteurs et des estafettes, tout le monde a un portable aujourd'hui.

Le printemps éclatait partout, dans les bourgeons des arbres, dans l'ondulation des prairies, dans les yeux des hommes et des femmes. Après un hiver interminable qui ne voulait plus finir, les gens avaient besoin d'espace, de bouger,

de vivre, de sentir la pulsation du monde. La cabane des Audannes était bondée. Il faut dire qu'elle a de l'allure sur son promontoire au milieu des lapiés. Elle domine et se reflète dans le lac en contrebas avec une certaine fierté comme une femme sûre de son charme. La montée est rude, mais pas trop longue. Avec une bonne dose d'effort, chacun peut goûter à l'indicible sensation de la haute montagne.

– Combien d'heures pour atteindre le Wildhorn demain? s'inquiéta Jérémie.

– Nous allons partir gentiment sans forcer. Tu devras affronter les difficultés une à une comme lorsque tu apprends tes leçons au collège; c'est ton premier 3000, on en a pour deux bonnes heures.

– Tu crois que je pourrai réaliser un jour mon rêve, que je pourrai être guide comme toi?

– Bien sûr, tout dépendra de ta volonté et de ton courage.

– De la volonté! Je n'ai que ça.

Jérémie se remémorait le temps de son enfance dans son quartier et dans la cour de l'école. La plupart du temps, il attendait un peu en retrait du groupe, inquiet et le souffle court, qu'un camarade veuille bien le prendre dans l'équipe. Mais, le plus souvent, il était celui qui allait chercher le ballon, parfois on le prenait comme bouche-trou pour faire le nombre. Puis Henri était entré dans sa vie, il l'avait pris sous son aile et lui avait enseigné la technique de la «grimpe» au Rocher-de-Barre à Arbaz. De nombreux alpinistes venaient de partout pour s'entraîner ou s'initier à cette paroi. Et jamais personne ne s'était moqué de lui. Au contraire, il entendait plutôt des encouragements comme «vas-y Jérémie, accroche-toi, tu as une bonne prise au-dessus de ton pied gauche».

Il avait commencé à découvrir le monde des alpinistes et de la montagne. Henri lui transmettait petit à petit son savoir et sa force. Jérémie commençait à prendre confiance en lui, à se sentir un autre. Il n'était plus l'enfant chétif qui attendait dans l'ombre et cette pensée le remplissait de bonheur.

Au réfectoire de la cabane, les discussions allaient bon train comme dans un bistrot un soir d'élections communales. A la cuisine, Armand puisait dans les casseroles avec une grosse louche et remplissait les plats. Kamsu, le sherpa népalais qui passait l'été à la cabane, se démenait comme un beau diable pour apporter les plats de polenta et de ragoût à toutes les tables.

C'était le coup de feu dans la cuisine, comme dans les grands restaurants, et le brave Kamsu, malgré son habileté, était dépassé par les événements. Henri et Jérémie se levèrent pour lui donner un coup de main.

Le repas du soir dans les cabanes est toujours un moment privilégié. Les montagnards passent le seuil avec une grande paix intérieure, comme le moine qui entre dans les ordres. Ils se débarrassent de leur sac, de leur fatigue, de leur crainte. Les conversations éclatent, les verres s'entrechoquent et la température grimpe.

Quand tout le monde fut servi, Henri et Jérémie purent apprécier le repas.

– Alors, comment cette polenta? s'enquit Henri.

– C'est bon, mais je préfère la viande et la sauce, répondit Jérémie.

Puis, tout à coup, il lâcha sa fourchette et regarda par la fenêtre.

– Regarde, on dirait que le Weisshorn va prendre feu.

– Oui, c'est magique, j'en ai vu des couchers de soleil, mais ils sont si différents, c'est chaque fois une nouvelle émotion.

Sur le dôme d'un horizon printanier, le dernier acte d'un drame éternel se joue. Chaque soir lorsque le soleil décline, s'engage alors le combat du jour contre la nuit. Du Monte Leone, en haut de la vallée du Rhône, jusqu'au Mont-Blanc tout là-bas à l'ouest, on dirait que chaque sommet tente d'élargir ses épaules afin de retenir encore un moment la lumière du jour. Celle-ci lutte jusqu'à son dernier souffle pour ne pas mourir. Son intensité faiblit comme les soupirs

d'un blessé qui agonise. Elle perd lentement de son sang qui se répand sur les roches et les glaciers et s'accroche à ses derniers carrés de territoire. Puis vient l'heure du dernier acte, seules quelques cimes pareilles à des lanternes à bout de souffle jettent une dernière fois leurs feux, avant de s'éteindre et de disparaître sous l'implacable assaut de la nuit qui monte.

Jérémie se délectait de ce spectacle qu'il contemplait pour la première fois.

– Regarde Henri, le soleil s'est couché. La dernière lueur vient se s'éteindre sur le Dom.

Henri regarda sa montre et se leva.

– Neuf heures! Pour nous c'est l'heure d'aller dormir. Comment te sens-tu? Fatigué?

– Ça va, un peu fourbu tout de même.

– Tu as besoin d'une bonne nuit de repos.

– Tu vois la Grande Ourse qui apparaît déjà au-dessus du Wildhorn, je devrai bientôt apercevoir l'étoile polaire.

– Trop tôt, encore un peu trop de clarté, bon, au plumard!

– Je prends la place près de la fenêtre, comme ça je pourrai voir le ciel encore un moment.

– Non, au-dessus c'est complet et avec tous ces gens qui ronflent et qui pètent, nous serons trop souvent dérangés. Nous allons dormir à l'étage inférieur, dans le quartier d'hiver, nous serons plus à l'aise et tu n'auras qu'à imaginer que tu voyages sur le contour de la galaxie.

Comme la plainte des vagues qui faiblit dès que l'on s'éloigne du rivage, la grande rumeur du réfectoire diminue lentement à mesure que les gens regagnent le dortoir. On perçoit encore quelques bribes de phrases, les derniers grincements des pas sur le plancher de bois et puis le bonheur du silence envahit toute la cabane.

Au cours de la nuit, Henri quitta son lit en essayant de faire le moins de bruit possible, mais Jérémie, inquiet pour sa première course, entendit le grincement de la porte.

– Où vas-tu? C'est l'heure?

– Non, j'ai une de ces soifs, le vin rouge à Armand devait être un peu lourd. Je vais boire, c'est seulement 4 h, dors.

– Tu entends le vent! Il souffle fort, bon Dieu, tu crois qu'on pourra partir?

– Mais oui, ne t'en fais pas, il va se calmer sur le matin.

Un vent forcené descendait du Wildhorn et dévalait les pentes avec une vigueur de cerf en rut. C'était un régal de l'entendre jouer.

D'abord, il danse et virevolte tout là-haut sur les sommets. Il caresse les névés, effleure les rochers et tombe en cascades sur le plateau supérieur du glacier. Il se calme un peu, reprend son souffle et soudainement, comme un troupeau de chevaux sauvages dans les grandes plaines de l'ouest, il s'élance à travers le glacier. En glissant sur la neige, sa vitesse croît à mesure qu'il descend. Puis il se sépare en plusieurs flots, s'engouffre dans chaque couloir et ses cris de jouissance emplissent toute la vallée.

Souvent, le matin, comme des enfants sortant de l'école à la récréation, il profite de cette légère intemporalité qui règne entre la nuit et le jour pour s'ébattre à travers la nature éteinte. Et dès que le soleil monte à l'horizon, il s'en va sur la pointe des pieds rejoindre son domaine.

Six heures! Henri réveilla Jérémie.

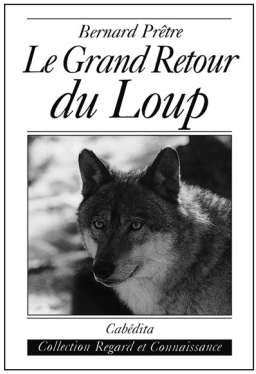
– Allez mon grand, c'est l'heure de déjeuner.

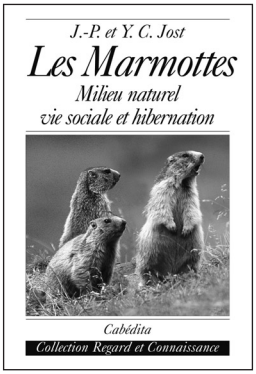
La lumière rose de l'aube pénétrait déjà dans le réfectoire par chaque fenêtre. Tout le plateau des Audannes était encore recouvert d'un solide manteau neigeux. Henri n'opta pas pour l'itinéraire classique du col des Eaux Froides. Il obliqua derrière la cabane et s'engagea dans un couloir qui conduit directement sur la bordure du glacier. La neige était très dure mais pas glacée. Henri, avec son piolet, taillait de belles marches pour faciliter la montée de Jérémie.

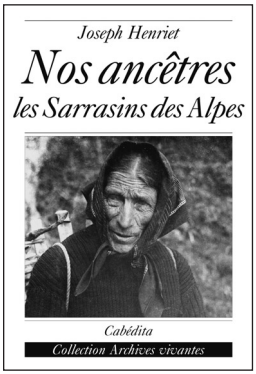
– Bon sang, il est raide ce couloir, avoua Jérémie.

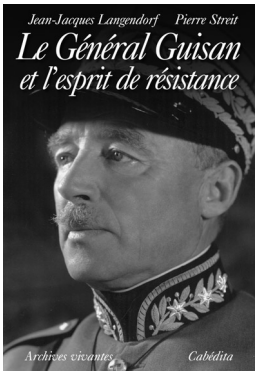
– Serre les dents, recommanda Henri, nous sommes bientôt sur l'épaule du glacier et après la pente est plus douce.

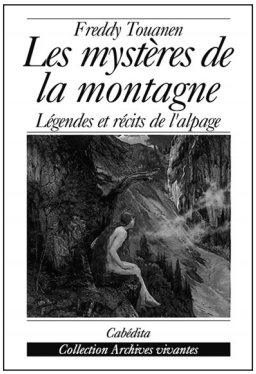
Même éditeur

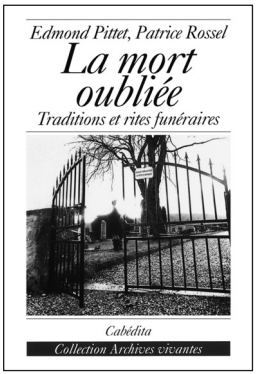


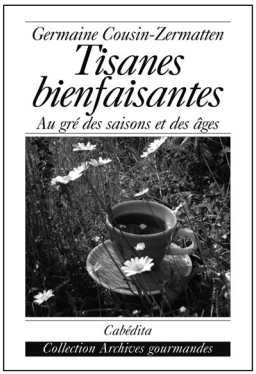












Achevé d'imprimer
le quinze avril deux mille onze
pour le compte des Editions Cabédita à Bière
qui, soucieuses de valoriser l'emploi,
réalisent tous leurs ouvrages en région lémanique.

Mise en pages: Nadine Casentieri, Genève

Correctrices: Valérie Caboussat, Eliane Duriaux

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins. A défaut, adressez-vous directement à:

SUISSE
Editions Cabédita
Route des Montagnes 13
CH-1145 Bière

INTERNET
www.cabedita.ch

FRANCE
Editions Cabédita
BP 9
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse